



MICHEL O'NEILL

Entre Saint-Jacques-de-Compostelle et Sainte-Anne-de-Beaupré

La marche pèlerine québécoise depuis les années 1990



Préface par NICOLE BLONDEAU, Rando Québec



Entre Saint-Jacques-
de-Compostelle
et

Sainte-Anne-de-Beaupré

La marche pèlerine québécoise
depuis les années 1990

PAR MICHEL O'NEILL

Entre Saint-Jacques-
de-Compostelle
et
Sainte-Anne-de-Beaupré
La marche pèlerine québécoise
depuis les années 1990

PAR MICHEL O'NEILL



Presses de
l'Université Laval

Les Presses de l'Université Laval reçoivent chaque année du Conseil des Arts du Canada et de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec une aide financière pour l'ensemble de leur programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Financé par le gouvernement du Canada
Funded by the Government of Canada

| **Canada**

Mise en page : Diane Trottier

Maquette de couverture : Laurie Patry

© Presses de l'Université Laval. Tous droits réservés.

Dépôt légal 1^{er} trimestre 2017

ISBN 978-2-7637-2895-7

PDF 9782763728964

Les Presses de l'Université Laval

www.pulaval.com

Toute reproduction ou diffusion en tout ou en partie de ce livre par quelque moyen que ce soit est interdite sans l'autorisation écrite des Presses de l'Université Laval.

PRÉFACE

La marche pèlerine et moi

D' aussi loin que je me souviens, la marche a toujours fait partie de ma vie. J'ai grandi sur la rive sud près de Montréal, à l'époque où le paysage était composé de terres en friche et de jeunes boisés, lesquels constituaient mon terrain de jeux. Dès l'âge de six ans, je parcourais à travers champs les deux kilomètres entre la maison et l'école, matin, midi et soir. Que ce soit avec mes frères et sœurs ou avec mes amis, aller au village à pied était chose courante.

Plus tard, quand j'ai appris que la marche en pleine nature s'appelait «randonnée pédestre», je suis partie à la découverte des sentiers du Québec et du nord-est des États-Unis, d'abord avec mon amoureux, puis avec des amis, puis avec un club de marche en montagne. En participant aux sorties du club et en côtoyant d'autres randonneurs d'expérience, j'ai appris énormément, tant sur l'activité que sur les sentiers. Puis j'ai poursuivi mes découvertes dans l'Ouest, dans le Sud, dans le Grand Nord et sur les sentiers de grande randonnée (GR) d'Europe.

Parallèlement à mes randonnées, je suis devenue membre de Sentiers-Québec qui, plus tard, est devenu la Fédération québécoise de la marche, laquelle, en 2015, a changé de nom pour Rando Québec. Simple membre au début, j'y ai ensuite travaillé bénévolement, puis professionnellement. J'y suis employée depuis plus de 25 ans.

C'est dans les années 1990 qu'à la Fédération on a commencé à entendre parler de marche pèlerine, bien qu'elle n'était pas appelée ainsi à l'époque. Michel Dongois avait soumis un article pour la revue *Marche*, l'ancêtre de la revue *Rando Québec* actuelle. Son récit,

«Six cents kilomètres sur le chemin étoilé de Compostelle», avait immédiatement suscité un vif intérêt chez nos lecteurs-marcheurs. Dès lors, le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle devint incontournable. Beaucoup l'ont parcouru. Mais beaucoup aussi n'ont pas pu, surtout en raison du temps dont ils disposaient, de l'éloignement ou du coût du voyage.

Dans cette foulée, la création de Pèlerinage Québec 2000 et de son chemin des Sanctuaires a non seulement apporté la solution à tous ceux qui ne pouvaient pas se permettre de traverser l'Atlantique, mais a aussi proposé aux marcheurs d'ici une nouvelle façon de parcourir le Québec. Peu de temps après sa création, l'organisme s'est installé dans les locaux de la Fédération québécoise de la marche. Une incroyable effervescence régnait dans le bureau à cette époque ! La présidente, Lise Montpetit, avait fait paraître dans la revue *Marche* un article, «Lève-toi et marche!», qui présentait le chemin des Sanctuaires et invitait tous les intéressés à s'y inscrire. Le succès a été tel que les trois Lise – la présidente et deux bénévoles – suffisaient à peine à la tâche.

Dans les années qui ont suivi, les pèlerinages à pied au Québec se sont multipliés, tout comme les articles dans la revue. Dans l'*Annuaire des clubs et organismes affiliés*, une section «Pèlerinages» a été créée pour répondre à la demande. L'intérêt n'a cessé de croître et ne semble pas sur le point de décliner. La Fédération québécoise de la marche – aujourd'hui Rando Québec – reconnaît la marche pèlerine comme un type de marche distinct, au même titre qu'elle reconnaît la marche de santé ou la randonnée pédestre. Les clubs ou associations qui organisent des activités pédestres, par exemple Du Québec à Compostelle, sont de merveilleuses «écoles de marche». On y côtoie des marcheurs d'expérience, toujours prêts à donner des conseils et à faire part de leurs trucs.

Même si la formule diffère d'une marche pèlerine à l'autre, les itinéraires ont tous en commun de parcourir des chemins de campagne plutôt que des sentiers en pleine nature, d'aller d'un village à l'autre plutôt que d'un bivouac à l'autre. Mais qu'est-ce qui attire tant les gens, marcheurs ou non, dans ce type de pérégrination ? Certes, voyager à pied, vivre de l'essentiel comme manger, boire, dormir, regarder, écouter et, surtout, réfléchir, procure un bien-être

sans pareil. En tant qu'adepte de longue randonnée en pleine nature, je l'ai vécu à maintes reprises. Or, les marches pèlerines semblent offrir quelque chose de plus. Les pèlerins qui reviennent de Compostelle affirment tous avoir été transformés par leur expérience. Qu'en est-il des chemins d'ici ?

Après deux voyages sur les chemins de Saint-Jacques, Michel O'Neill est parti à la découverte des « Petits Compostelle québécois ». Dans ce livre, il décrit et analyse le phénomène de la marche pèlerine québécoise avec son œil de sociologue, mais aussi avec son regard de marcheur et pèlerin. Bien qu'il soit retraité, ce professeur émérite de l'Université Laval continue indirectement son œuvre d'enseignant en diffusant le fruit de ses recherches rigoureuses. Destiné au grand public, son ouvrage intéressera tous les lecteurs, qu'ils aient ou non le projet de partir sur un chemin de pèlerinage. Ils y trouveront des explications sur le phénomène de la marche pèlerine, l'histoire de la marche et des pèlerinages, la description des associations, les raisons qui incitent les gens à partir sur ces chemins et bien d'autres aspects fort intéressants.

En terminant, je confesse que je n'ai pas encore parcouru ces chemins. J'ai toujours été une adepte de randonnée en pleine nature – et je crois que je le demeurerai –, mais j'avoue qu'après avoir lu ce livre ma curiosité s'est accrue. Je dirais même que commence à poindre en moi une certaine envie de partir sur l'un de ces chemins, de vivre une expérience différente de celles que j'ai connues. Et vous ?

Nicole Blondeau
Rédactrice en chef
revue *Rando Québec*

INTRODUCTION

2003, 2013 et après...



Octobre 2003: arrivée de l'auteur et de son fils à Compostelle – Photo: courtoisie de Michel O'Neill



Octobre 2013: arrivée de l'auteur à Santiago – Photo: courtoisie de Michel O'Neill



Juin 2016: l'Oratoire Saint-Joseph à Montréal, fin du parcours de l'auteur et de son groupe sur le chemin des Outaouais – Photo: courtoisie de Michel O'Neill

C'est un enchaînement d'évènements qui a conduit à la rédaction de ce livre.

Le 22 octobre 2003, par un temps pluvieux, j'arrivais face à la cathédrale de Santiago de Compostela après 1500 km et deux mois et demi de marche depuis le Puy-en-Velay, en France. J'étais en compagnie de mon fils qui m'avait fait le cadeau, aussi précieux qu'inattendu, de m'accompagner pour les 200 derniers kilomètres du périple. Je n'avais pas vraiment d'objectif précis en réalisant cette aventure, sauf celui de célébrer mes 50 ans en accomplissant quelque chose de différent. Pour reprendre la belle expression de Jean-Christophe Rufin dans son fameux ouvrage *Immortelle randonnée, Compostelle malgré moi*, «l'alchimie du temps sur l'âme» avait toutefois fait son œuvre; et comme lui, quand j'étais parti, «je ne cherchais rien et je l'ai trouvé».

Je n'avais jamais pensé aller à nouveau sur les chemins de Compostelle. Les contacts avec les personnes rencontrées sur le *Camino* (chemin, en espagnol) en 2003 s'étaient progressivement étiolés; puis, à une exception près, ils étaient disparus. Pourtant, dix ans plus tard, j'y retournais pour un périple de 77 jours et 1 700 km. Cette fois- là, à partir de Paris, ma destination était Fisterra, le cap Finisterre galicien situé en bord de mer à environ 90 km à l'ouest de Compostelle.

À l'automne 2013, au retour de ce deuxième voyage sur les chemins de Saint-Jacques, je me plongeai dans la recherche et l'écriture d'un ouvrage qui marquait clairement l'entrée dans ma nouvelle vie de retraité. J'avais travaillé pendant 40 ans dans le domaine de la santé publique. Écrire l'histoire des Petits Frères de la Croix, une communauté monastique catholique fascinante fondée en 1980 par un prêtre ermite de la région de Québec, entraînait donc mon œil de sociologue en terres inconnues. Lors de ce second retour, j'anticipais aussi regagner comme la fois précédente la dizaine de kilogrammes perdus sur le chemin. Je redoutais de plus que continuer à vivre au quotidien l'esprit d'abandon et de confiance en la vie que l'on arrive à atteindre sur le *Camino* soit à nouveau une

mission quasi impossible. J'eus alors l'intuition qu'une manière de poursuivre les bienfaits obtenus sur les chemins européens serait peut-être de repérer, puis de parcourir, des chemins québécois «à la Compostelle».

J'avais vaguement entendu parler de deux ou trois d'entre eux (des Sanctuaires, des Navigateurs, des Outaouais) par des reportages ou des connaissances, mais l'image que je m'en faisais était plutôt négative. Marcher en groupes définis entre des sanctuaires religieux, en suivant un itinéraire décidé d'avance disponible simplement quelques jours par année et se déroulant largement en bordure de routes importantes comme la 132, voilà qui était aux antipodes de la façon de pérégriner que j'avais pratiquée pendant des mois sur les chemins de Saint-Jacques. C'est alors que le déclic se produisit. À la fin de 2014, j'entendis parler d'un chemin qui se voulait différent des autres, le chemin de Saint-Rémi. Ce dernier se proposait d'offrir à l'année, en milieu rural appalachien et en partenariat avec des dizaines de villages, un circuit de marche de longue durée dont l'orientation n'était pas religieuse et que l'on pourrait pratiquer en décidant du temps qu'on y passait ainsi que du segment parcouru. Enfin, quelque chose de québécois qui ressemblait davantage à ce que je cherchais ! Je me mis donc en quête de ce chemin et de ses deux organisateurs ; après quelques péripéties, je finis par les rencontrer. J'effectuai même avec eux et sept autres personnes, à l'été 2015, six jours sur les 42 de la marche inaugurale de leur parcours.

En cherchant de l'information sur ce fameux chemin j'avais trouvé par hasard un véritable trésor : le site Internet et la page Facebook de Marcher Autrement. Une liste d'une dizaine de chemins québécois «à la Compostelle» y était proposée, et elle s'allongeait sans cesse... Ma curiosité de sociologue et de marcheur fut piquée au vif. Le phénomène de ce que j'en viendrai à appeler la «marche pèlerine» québécoise me semblait finalement pas mal plus significatif que ce à quoi je m'attendais. Et ce type de marche semblait se pratiquer par mes compatriotes non seulement ici au Québec ou sur les chemins de Saint-Jacques en Europe, mais aussi ailleurs dans le monde.

Devant mon enthousiasme pour cette découverte, ma conjointe me suggéra d'écrire sur la marche au Québec, suggestion que je décidai de recentrer autour du phénomène de la marche pèlerine. J'en touchai mot à mon éditeur aux Presses de l'Université Laval, qui accueillit la proposition avec enthousiasme. À la fin de juillet 2015, le contrat était signé pour un livre dont le manuscrit devait être livré à l'automne 2016 pour publication au début de 2017.

Mon approche

Je ne connaissais rien à la littérature scientifique sur la marche, les pèlerinages ou la randonnée pédestre. Toutefois, l'expérience de mon ouvrage précédent avait démontré que les habiletés de chercheur acquises durant plusieurs décennies de vie universitaire pouvaient se transposer sans problème dans un autre domaine. J'ai donc abordé le phénomène de la marche pèlerine québécoise en me proposant de le décrire et de l'analyser avec rigueur, tout en ayant en tête le grand public plutôt qu'un public de spécialistes. J'ai aussi décidé de le faire à partir des années 1990, qui me semblaient la décennie charnière où il avait commencé à se déployer.

Je souhaitais raconter une histoire bien étayée. J'ai donc utilisé pour documenter mon ouvrage une combinaison de trois techniques de collecte de données couramment employées en sciences sociales : la recherche documentaire, l'entretien avec des personnes détenant des informations privilégiées et l'observation participante. Les personnes intéressées par les aspects plus techniques de cette démarche pourront consulter l'annexe I à la fin du livre.

Afin de rendre la lecture plus fluide, les notes et les références ont aussi été mises à la fin de l'ouvrage. Les lectrices et lecteurs curieux de voir sur quoi s'appuie l'histoire peuvent y suivre page par page ce qui a été convoqué pour appuyer les propos du livre, sans toutefois qu'on y renvoie systématiquement en cours de texte, comme c'est l'habitude pour les livres plus académiques. Pour les mêmes raisons, la liste des tableaux et figures, dont les sources sont indiquées dans les notes plutôt qu'en cours de texte, de même qu'une table des matières détaillée sont incluses à la fin de l'ouvrage.

Une histoire en cinq temps

Dans le premier chapitre, j'explore la signification de l'expression «marche pèlerine» forgée en préparant ce livre et les raisons qui m'ont poussé à le faire. C'est un type de marche qui se situe à la jonction de différents courants ayant depuis quelques années contribué à remettre l'activité pédestre au goût du jour : marche de santé, randonnée pédestre, pèlerinage religieux de longue durée...

Dans le second, «Du Québec à Compostelle», je rappelle d'abord l'histoire du pèlerinage vers Saint-Jacques-de-Compostelle depuis ses origines vers l'an 800 de notre ère jusqu'à aujourd'hui. Je retrace ensuite l'histoire des précurseurs et pionniers du Québec qui ont marché sur les chemins de Saint-Jacques. Je présente par la suite celle de l'association qui, depuis sa création en 2000, a fortement contribué à la popularité de Compostelle en accompagnant des milliers de personnes «avant, pendant et après» leur aventure : l'Association québécoise des pèlerins et amis du chemin de Saint-Jacques, souvent désignée par son acronyme AQPAC ou par son nom abrégé, Du Québec à Compostelle. Pour terminer, je documente la fréquentation québécoise des chemins de Saint-Jacques, en relation avec l'évolution de leur achalandage international depuis que ces parcours sont redevenus à la mode au cours des années 1980.

Le troisième chapitre, intitulé «De Compostelle au Québec», raconte l'histoire des chemins québécois de marche pèlerine, le plus souvent démarrés par des personnes revenant de Compostelle. On en dénombrait 18 à l'été 2016 et d'autres encore étaient en maturation. On verra que ces chemins diffèrent à plusieurs égards : année de fondation, région du Québec, longueur, mode de fonctionnement, etc. Ils ont aussi quelques caractéristiques communes qui les rendent généralement assez distincts des chemins européens. Un bref portrait de chacun est présenté à l'annexe III en fin de livre, à partir duquel les tendances d'ensemble du chapitre ont été dégagées. Ces portraits permettent d'en apprendre davantage à leur propos et de contacter leurs organisateurs au besoin. On verra aussi dans ce chapitre que, depuis les années 1990, certains chemins québécois ont cessé de fonctionner et qu'une tendance nouvelle, l'auto-organisation de son parcours de marche pèlerine, commence à poindre.

Le quatrième chapitre quant à lui aborde la question « Pourquoi ? » Qu'est-ce donc qui motive les Québécoises et Québécois à se lancer sur les chemins de marche pèlerine d'ici et d'ailleurs ? Après divers témoignages, j'y mets à profit les rares recherches faites à ce propos ; on se rendra compte que, même si le Québec a pris fortement distance avec le catholicisme depuis les années 1970, celui-ci continue de hanter les gens qui fréquentent les chemins de marche pèlerine.

Dans le cinquième et dernier chapitre, la tension entre deux visions de la marche pèlerine est abordée ; elle est de plus en plus présente en Europe, et ici à l'occasion. Celle qui est animée par ce que l'on appelle souvent « l'esprit du chemin » est discutée en regard de celle où l'esprit « d'entreprise » prédomine. L'influence possible de la différence entre ces manières de voir y est abordée.

L'ouvrage se conclut par un questionnement sur l'avenir de la marche pèlerine québécoise, attendu ce qui a pu être observé au cours de la dernière quinzaine d'années.

Quelques remerciements

En terminant cette introduction, quelques remerciements. Ils vont d'abord aux dizaines de personnes qui ont accepté de me rencontrer, de me parler ou de me communiquer des informations pour ce livre. Deux ont été d'une aide particulièrement précieuse : Éric Laliberté, de Bottes et vélo, qui m'a initié à la littérature plus académique sur le pèlerinage et m'a fait profiter de ses nombreux contacts dans cet univers. Jean-Marc Darveau, quant à lui, a été mon principal canal de communication avec l'association Du Québec à Compostelle. J'espère que toutes ces personnes trouveront à la lecture que le précieux temps qu'elles m'ont consacré en aura valu la peine et j'en profite pour souligner ici que le point de vue présenté dans les pages qui suivent n'engage que moi.

Ma reconnaissance va ensuite à quatre personnes qui ont accepté de lire en tout ou en partie des versions préliminaires de l'ouvrage. Un très grand merci donc à Louise Saint-Pierre, Sébastien Courchesne-O'Neill, Serge Gauthier et Francine Courchesne. Même

si je ne les ai pas toujours retenus, leurs critiques et commentaires m'ont été fort précieux; ils ont servi en particulier à tenter de trouver le bon niveau d'écriture afin de produire un ouvrage rigoureusement documenté qui demeurerait facilement lisible.

Finalement, un merci spécial à l'équipe des Presses de l'Université Laval, Denis Dion en tête. Depuis les années où nous travaillons ensemble, chaque ouvrage produit en leur compagnie est toujours une expérience où professionnalisme et plaisir sont au rendez-vous.

Alors bonne lecture et... bonne marche!

CHAPITRE 1

Marche, pèlerinage... marche pèlerine



Le véhicule de
l'auteur au départ...

... et à l'arrivée de son
périple entre Paris et
Santiago, juillet et
octobre 2013



Photos : Michel
O'Neill

J'ai imaginé l'expression «marche pèlerine» pour désigner la déambulation réalisée sur des chemins «à la Compostelle», en Europe, au Québec ou ailleurs. C'est ce type de marche qui est abordé dans le présent livre et dans ce premier chapitre, je présente ce qu'elle est et en quoi elle s'insère dans les univers plus généraux de la marche et du pèlerinage.

La marche

Une merveille d'ingénierie

D'un point de vue biologique, la marche est une sorte de prodige. Divers scientifiques se sont penchés sur cette caractéristique qui a permis aux humains de se séparer de leurs cousins les grands primates. Du paléontologue à l'ingénieur en biomécanique ou de l'historienne féministe à la primatologue, bien des points de vue s'affrontent sur le sujet. Ce qui demeure certain toutefois, c'est que le fait de cesser de marcher à quatre pattes en s'appuyant sur les poings, comme le font encore les chimpanzés, gorilles et autres bonobos, aurait permis aux humains de gagner progressivement la place particulière qu'ils occupent sur la planète.

En termes de biomécanique, la marche est une chute à chaque pas, une improbable succession de déséquilibres que le corps a appris à compenser. Déambuler est devenu, comme la respiration ou les battements cardiaques, un automatisme où il n'y a plus de prise de décision consciente. Une fois l'apprentissage fait, muscles et tendons s'activent instinctivement et se coordonnent avec la respiration et les autres fonctions corporelles à partir des signaux transmis par les yeux, les structures de l'oreille interne responsables du sens de l'équilibre et d'autres senseurs. Et pas après pas, le miracle se renouvelle.

Une brève histoire de la marche

D'un point de vue social, la marche a été durant la quasi-totalité de l'histoire de notre espèce le seul moyen de transport terrestre accessible aux humains, avec pour les plus riches la possibilité de se faire porter soit par d'autres humains, soit par des animaux. C'est donc très récemment que la marche de loisir, ayant une finalité autre que de se transporter d'un point à un autre, a commencé à se développer. La plupart des auteurs en situent les origines vers la fin du XVIII^e siècle, en Europe.

La possibilité de voyager davantage en sécurité sans risquer de se faire tuer ou attaquer, couplée à la construction de réseaux de plus en plus accessibles de transport en commun, allaient à cette époque révolutionner la manière de se déplacer des humains. La diligence tirée par des chevaux d'abord et le train par la suite y contribueront le plus. Certains vont même jusqu'à proposer une date précise pour le début de l'élargissement de cette révolution : celle du 15 septembre 1830, où plus d'un million de personnes se massèrent sur les bords de la nouvelle voie ferrée pour observer le premier voyage en train reliant Liverpool à Manchester en Angleterre.

À compter de la fin des années 1700, la marche de loisir commence ainsi à se développer. Ses origines sont généralement situées dans le contexte romantique de reprise de contact avec la nature par l'aristocratie de divers pays européens, tout particulièrement en Angleterre. C'est l'époque de l'invention du jardin à l'anglaise où l'on déambule entre gens chics pour finalement, à l'exemple de quelques originaux qui commencent à marcher en nature, oser se lancer hors des jardins et des domaines.

Ces originaux grands marcheurs ne sont habituellement pas des membres de l'aristocratie, mais plutôt des marginaux dont les écrits auront une grande influence sur la mode de la marche à la fin du XVIII^e et tout au long du XIX^e. Ce sont souvent des poètes ou des philosophes pour lesquels la marche en nature, ou même dans la ville à l'occasion, est soit une nécessité pour se déplacer, soit l'objet de leur œuvre, soit même la méthode avec laquelle ils travaillent.

Friedrich Nietzsche est sans doute le plus fameux à cet égard, avec son célèbre «on n'écrit bien qu'avec ses pieds». Pour certains, on peut même reconnaître si un texte a la lourdeur d'avoir été écrit assis dans la grisaille d'une bibliothèque ou possède la souplesse et la légèreté, tant dans la forme que le propos, d'avoir été conçu en marchant.

Quelques noms reviennent sans cesse à propos des grands marcheurs de cette époque, dont le plus fréquent est celui d'un poète anglais, William Wordsworth, que certains qualifient de père de la marche de loisir ou «d'inventeur de la randonnée». D'autres personnes contribuèrent à populariser la marche aux XVIII^e et XIX^e siècles : Jean-Jacques Rousseau et le «poète aux semelles de vent», Arthur Rimbaud, en France, David Thoreau aux États-Unis et l'Écossais Robert Louis Stevenson. Tous avaient un mode de vie et de travail où la marche plusieurs heures par jour durant une portion, sinon la quasi-totalité de leur existence, était une activité centrale.

Dans son magistral ouvrage *L'art de marcher* – traduction peu réussie du titre originel anglais *Wanderlust: an history of walking* –, Rebecca Solnit trace un intéressant parallèle entre histoire de la marche et histoire de la philosophie. Elle remonte aux vieux Grecs qui philosophaient en marchant et en vient jusqu'au postmodernisme et aux théoriciens de la marche de la fin du XX^e siècle, en passant par Rousseau, Kant, Kierkegaard et Husserl. De plus, c'est elle qui montre comment, au fur et à mesure que le XIX^e siècle et la révolution industrielle se déploient, la marche en nature a cessé d'être un passe-temps de riches aristocrates pour se démocratiser. Le premier club de marche est fondé en 1857 en Angleterre, et il sera suivi d'innombrables autres. Partout en Occident, à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, naissent ces clubs, généralement en opposition aux intérêts dominants.

Quelques exemples : le Sierra Club aux États-Unis est mixte dès sa fondation, en 1892, contrairement aux clubs européens. Il vise à protéger les montagnes de la Sierra Nevada du développement sauvage qui sévit à cette époque. Au tournant du XX^e siècle, en Autriche, sont créés des clubs de marche qui achètent des parcelles de terre ; ils y construisent des chalets à l'architecture typique

permettant à leurs membres d'accéder à divers coins des Alpes où ils pourront s'adonner à leur passion, qu'il leur était autrement difficile de pratiquer. À la même époque démarre en Allemagne une importante association de marcheurs, la *Wandervogel*; elle s'internationalisera et connaîtra une popularité énorme, en particulier dans les pays germanophones, jusqu'à son assimilation par les jeunesses hitlériennes plus tard dans le XX^e siècle. La possibilité en Angleterre pour les clubs de marche de la classe ouvrière de circuler sur les terres privées et les grands domaines deviendra aussi, au cours de ces années, un terrain de durs affrontements avec l'aristocratie. La randonnée était alors perçue comme faisant partie « du mode de vie socialiste ». Des décennies de batailles juridiques « érigeront en système la violation du droit de propriété » en accordant aux Anglais des droits de passage sur certains terrains privés afin de pouvoir y marcher ; ces droits sont toujours en vigueur en ce XXI^e siècle et, en 1998, plus de 18 millions de personnes en faisaient usage chaque dimanche.

Le tournant et les premières décennies du XX^e siècle sont donc pour Solnit l'âge d'or de la popularité de la marche de loisir. Au fur et à mesure que le siècle avance et que les transports motorisés se développent, en particulier l'automobile, l'intérêt pour la marche décline de manière significative. Pour Solnit, l'explosion de la vie de banlieue aux États-Unis après la Seconde Guerre mondiale, qui culmine autour des années 1970, consacre définitivement le règne de l'automobile. Ce contexte explique le peu d'intérêt actuel pour la marche et provoque une organisation des villes et des campagnes où « faute d'espace pour l'exercer, la liberté de la marche reste un vain mot ». Malgré ses liens avec l'écologisme, elle trace un portrait de la marche où celle-ci devient de plus en plus une activité intérieure et privée. En effet, comme les prisonniers de jadis condamnés à marcher dans des « moulins de discipline » tel le hamster dans sa roue, beaucoup d'hommes et de femmes du XXI^e siècle déambulent maintenant sur place, chez eux ou dans des salles de gym, sur des tapis de jogging.

On ne peut nier que la marche a perdu de la popularité à la suite de la motorisation progressive des moyens de transport dans les sociétés occidentales, en particulier depuis les années 1950. Il n'est

toutefois pas inutile de rappeler qu'encore aujourd'hui, dans les pays pauvres, la marche demeure un moyen de transport significatif pour de larges segments de la population, faute de pouvoir se payer autre chose. Même dans les pays riches, les groupes les plus pauvres n'ont souvent pas les moyens de se véhiculer autrement qu'à pied, en particulier les itinérants et sans-abris des villes.

C'est ce que rappelait notamment la série télévisée *Naufragés des villes* diffusée en 2011 par Radio-Canada. Les deux volontaires de l'émission qui avaient accepté durant une douzaine de semaines de vivre à Montréal avec la prestation gouvernementale d'aide sociale devaient compter sur leurs pieds beaucoup plus souvent que ce dont ils avaient l'habitude. Et c'est ce que met toujours en évidence l'organisme communautaire *Mets tes bottes*. Né de l'initiative d'un ancien itinérant, dans la mouvance des Nuits québécoises des sans-abris, l'unique but de cet organisme est de fournir des chaussures convenables à ceux qui n'ont que leurs pieds comme moyen de transport pour se déplacer dans la ville.

Solnit et d'autres rappellent finalement que, durant le XX^e siècle, la marche en foules considérables et durant plusieurs jours a été l'un des moyens des moins nantis de ce monde de se faire entendre. Souvent sous l'inspiration de leaders forts tels Gandhi, Martin-Luther King ou Mao Zedong, mais aussi sous forme de mouvements plus spontanés, les marches et manifestations à des fins politiques ont plus d'une fois changé le monde.

La marche au Québec

Mais revenons au Québec et à la marche pèlerine. L'histoire générale de la marche québécoise reste toujours à écrire ; il semble néanmoins évident que les tendances lourdes évoquées plus haut s'y appliquent aussi. Malgré un contexte très orienté sur l'automobile et la motorisation des transports, il y aurait depuis les années 1980 une sorte de résurrection de l'intérêt pour la marche de loisir, intérêt à l'intérieur duquel on peut certainement inscrire le phénomène de la marche pèlerine. C'est ce que je vais aborder ici, même si marcher demeure une anomalie pour bien des Québécoises et Québécois. La remarque faite par un ami à l'un de mes complices de marche,

avant son départ sur le chemin des Outaouais en juin 2016, reflète en effet un état d'esprit encore assez répandu : « Aller marcher durant tes deux semaines de vacances ? T'es malade ! » Et pourtant...

Selon une étude réalisée en 2016, la marche et la randonnée étaient en 2005 et en 2010 le loisir estival le plus pratiqué au Québec. Même si elle est en légère régression depuis 2010, elle le demeurerait toujours en 2015 avec 2 726 000 adeptes, devant le vélo et le camping. Si l'on ajoute à cela les 691 000 adeptes de la raquette, on se rend compte que la marche, toutes saisons confondues, était fort populaire au Québec en 2015, avec plus de trois millions de personnes. À noter en passant que la raquette n'était pas comptabilisée en 2005 ni en 2010 et qu'en 2015 elle était en seconde position, derrière le patinage, pour les activités hivernales ; cela est sans doute une indication de sa réapparition explosive comme loisir hivernal, depuis la mise en marché des raquettes légères en alliages métalliques qu'on utilise avec des bâtons en remplacement des lourdes raquettes traditionnelles et bois et babiche.

Rando Québec et la marche de loisir

Même si la recherche académique sur la marche au Québec est encore anémique, des gens connaissent bien le phénomène. On les retrouve entre autres au sein d'un organisme qui s'est appelé Fédération québécoise de la marche durant la plus longue portion de son existence avant d'être rebaptisé en 2015 Rando Québec. Fondé en 1974, le Comité québécois des sentiers de randonnée fusionne en 1978 avec la Fédération québécoise de la raquette. Cette fusion prend en 1982 le nom de Fédération québécoise de la marche. En plus de publier une revue rebaptisée du même nom, qui en est à sa 27^e année en 2016 après avoir elle aussi subi quelques mutations, Rando Québec offre à ses membres et au grand public divers services. Ceux-ci comprennent notamment deux festivals annuels (un de la marche et un de la raquette), des programmes de certification (randonneur émérite québécois, grand randonneur du Sentier national du Québec), des activités de formation et d'accréditation, ainsi qu'un répertoire en ligne constamment mis à jour des sentiers québécois de randonnée et de raquette : *Balise Québec*. Elle joue

finale­ment un rôle plus politique en tant que groupe d'intérêt qui promeut l'importance de la marche dans divers types de contextes.

Figure 1

LA NOUVELLE SIGNATURE DE LA FÉDÉRATION QUÉBÉCOISE DE LA MARCHÉ,
DEVENUE RANDO QUÉBEC DEPUIS 2015



Bien qu'elle soit née autour de gens intéressés d'abord par la marche en pleine nature et que son dernier nom, Rando Québec, puisse suggérer que c'est exclusivement à cela qu'elle s'intéresse, ce n'est pas le cas. Tous les types de marche la préoccupent. Ceci est bien reflété dans son annuaire, mis à jour annuellement, qui répertorie quatre types d'organisations : les clubs de marche, les pèlerinages, les gestionnaires s'occupant de l'entretien de sentiers et les autres organisations. En page couverture de l'annuaire de 2015-2016, de même que sur son site Internet, Rando Québec propose une «classification des marches» afin d'aider la personne intéressée à choisir le club qui lui convient le mieux. Treize types, regroupés en trois grandes catégories, sont proposés : les marches de plein air (promenade, randonnée pédestre, randonnée en montagne, longue randonnée, trekking), les marches spéciales (Audax, Dynamique, Volksmarche), les marches sportives (marche de santé, marche rythmée, marche rapide, marche athlétique, marche afghane). Sur le site Internet, on trouve en 2016 un type additionnel

de marche sportive : la marche intérieure, pratiquée principalement en centre commercial hors des heures d'ouverture.

Quelques commentaires sur ces classifications. D'abord, les pèlerinages sont classés à part, en étant identifiés comme des « itinéraires à pied inspirés du chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle ». J'y reviendrai. Ensuite, si l'on assimile les « marches spéciales », qui regroupent des clubs rattachés à des organismes nationaux ou internationaux aux activités s'apparentant à de la marche sportive mais avec des conditions de pratique très précises, on retrouve ultimement deux grandes catégories : la marche de plein air et la marche sportive. Elles sont intéressantes en ce qu'elles représentent sans doute les deux principaux ordres de raisons pour lesquels on marche au Québec : le contact avec la nature et la santé.

Randonner en pleine nature

La randonnée en nature est devenue une activité vraiment populaire chez les Québécoises et les Québécois, de même qu'à l'international. Au point où l'on réfléchit maintenant stratégiquement à la manière de mettre en valeur les atouts du Québec afin de favoriser le tourisme de randonnée. Deux études en ont été réalisées à cet effet, une en 2001 et une plus récente, en 2015.

L'étude de 2001, même si elle date, demeure intéressante en ce qu'elle propose d'abord de distinguer la courte randonnée (en milieu naturel ou montagneux, d'un minimum de trois heures, mais ne dépassant pas une journée) de la longue (comprenant au moins une nuitée sur le sentier). Préparée par une firme de consultants pour Tourisme Québec et la Fédération québécoise de la marche, elle a été réalisée avec une méthodologie sophistiquée et rigoureuse. Elle constate d'abord à la fois la popularité grandissante de cette activité et le peu de tradition québécoise à son égard, à comparer à de nombreux pays européens ou même à plusieurs États américains. Elle fait ensuite mention du peu de connaissances systématiques sur le phénomène, qu'elle aborde pour sa part de manière détaillée. En conclusion, on considérait en 2001 que « le produit randonnée au Québec n'offre pas actuellement d'avantages distinctifs assez importants ni une expérience de la qualité recherchée par les randonneurs ».

internationaux (américains en particulier) pour justifier une promotion intensive sur les marchés hors Québec. Il peut cependant être utilisé comme activité d'appoint, ou même comme élément attractif particulier lors d'un voyage de découverte nature».

Une douzaine d'années plus tard, où en sommes-nous ? L'étude de 2015 a été elle aussi préparée par des consultants, pour un groupe de partenaires incluant la Fédération québécoise de la marche, la Société des établissements de plein air du Québec (SEPAQ) et la Direction du sport, du loisir et de l'activité physique du ministère de l'Éducation, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche. En plus de fournir une mine d'informations sur les lieux et la durée de l'activité, de même que sur la stratégie de planification de ces randonnées, sur les caractéristiques sociodémographiques de ses adeptes et sur leurs dépenses, elle propose six profils types de randonneurs : trois hivernaux et trois hors hiver.

Deux éléments clés ressortent de ces études en regard de la marche québécoise. D'abord, l'importance réelle de la pratique de la randonnée au Québec, qui justifie de mieux la mettre en marché. Ensuite, le fait que la majorité des personnes qui s'y adonnent pratiquent la courte randonnée plutôt que la longue, dans des lieux connus, faciles d'accès et où l'on souhaite toujours plus de services de base tels des points d'observation, des sentiers à vocation unique (non partagés avec vélos ou autres) et des toilettes.

Marcher pour sa santé et celle de la planète

Depuis les années 1950, au Québec comme dans les autres sociétés occidentales, on a mis un accent de plus en plus fort sur la promotion de saines habitudes de vie comme facteur important d'acquisition ou de maintien de la santé. En effet, ce qui tue ou rend malades les populations humaines évolue. Les «maladies de civilisation» (cancers, maladies cardiovasculaires, maladies pulmonaires, traumatismes, etc.) qui, plus que les maladies infectieuses, sont celles qui nous affectent surtout au Québec, dépendent d'un ensemble de facteurs : de l'environnement physique et social, de la génétique des personnes qui y évoluent, des services de santé offerts, ainsi que de quelques habitudes de vie, bien connues maintenant, dont en parti-

culier le tabagisme, la mauvaise alimentation et l'absence d'activité physique.

Depuis quelques décennies, on fait donc la promotion de l'activité physique, où la marche est souvent particulièrement encouragée. Être physiquement actif serait l'un des principaux atouts qu'une personne souhaitant vivre en santé peut mettre dans son jeu, en particulier si c'est en synergie avec d'autres habitudes favorables à la santé. Le programme «0-5-30 combinaison prévention» est un bon exemple d'une stratégie québécoise à large déploiement visant la promotion de la santé; on y encourage fortement 0 tabagisme, 5 portions de fruits et légumes par jour et 30 minutes quotidiennes d'activité physique. Dans les activités physiques suggérées, qu'on soit à la maison, au travail, à l'école ou dans sa municipalité, la marche figure souvent en tête de liste. En effet, c'est une activité peu coûteuse, simple à pratiquer n'importe où et qui peut être un premier pas important et valorisant pour les personnes sédentaires vers un mode de vie plus actif. Plusieurs interventions de Kino Québec, un organisme central dans la promotion de l'activité physique québécoise, encouragent aussi la marche depuis des décennies.

Une autre tendance qui s'affirme de plus en plus est celle de lier l'activité physique aux déplacements quotidiens pour se rendre à l'école ou travailler. On encourage maintenant l'utilisation de moyens de transport actifs et collectifs où la marche et le vélo ont une place de choix, en complément aux transports en commun et au covoiturage. Dans des sociétés comme celle du Québec, où l'on est aux prises avec des territoires immenses et peu densément peuplés de même qu'avec la sévérité de l'hiver, le défi de modifier son «cocktail transport» devient encore plus considérable. C'est entre autres pour cela que ce sont de petits pays densément peuplés aux hivers moins rigoureux que les nôtres, tels le Danemark ou les Pays-Bas, qui sont en avance en regard du transport actif et collectif. Dans ces pays, on est particulièrement conscients qu'aménager les quartiers urbains en fonction des piétons et des cyclistes a beaucoup de sens, tant du point de vue économique que de celui de la santé et de la convivialité. C'est ce que l'on peut aussi vivre dans certains quartiers de nos villes québécoises, où ces préoccupations viennent de plus en plus présentes.



Point de ralliement Pedibus, quartier Montcalm,
ville de Québec – Photo : Michel O'Neill

Les mentalités changent toutefois, avec par exemple la réintroduction de la marche pour se rendre à l'école primaire de façon sécuritaire grâce à des programmes tels le Trottibus, parrainé par la Société canadienne du cancer, ou le Pedibus mis sur pied notamment dans la région de Québec. Cette société et bien d'autres du même genre tablent aussi depuis quelques années sur le regain d'intérêt pour l'activité physique dans certaines couches de la société ; de plus en plus, ces organismes déploient leurs campagnes de collecte de fonds sous la forme de parcours de marche, de course ou de vélo, stratégie dont la popularité ne se dément pas. L'immense succès du Grand Défi Pierre-Lavoie, dont la Fédération des médecins omnipraticiens du Québec est maintenant partenaire officiel, est sans doute un des exemples les plus emblématiques de cette nouvelle mode ; à noter : au-delà du bien connu défi à vélo, les grandes marches font aussi partie des activités officielles proposées par ce Grand Défi.

Finalement, en particulier chez les femmes, marcher pour sa santé ou pour garder la forme tout en socialisant avec d'autres personnes est devenu un comportement de plus en plus populaire.

En effet, même le long des rangs en milieu rural, il n'est plus rare de voir des gens marcher, seuls ou en groupe, alors qu'il y a une quinzaine d'années cela aurait été quasi impensable.

D'autres types de marche québécoise

Deux autres réalisations contribuent à populariser la marche au Québec. En lien avec la promotion de saines habitudes de vie, mais surtout avec la volonté de stimuler la fierté identitaire auprès des jeunes autochtones du Québec, un médecin innu a entrepris en 2010 un périple de plus de 6000 km qui se conclura en 2017 : Innu Meshkenu. Réalisée en diverses tranches durant lesquelles il est accompagné d'autres marcheuses et marcheurs provenant principalement des Premières Nations, l'aventure de Stanley Vollant vise à relier à pied toutes les nations autochtones du Québec.

En lien aussi avec les enjeux de quête de sens pour laquelle des personnes décident un jour de tout quitter pour partir marcher, l'aventure du Québécois Jean Béliveau est digne de mention. De 2000 à 2011, il a parcouru 75 543 km à pied dans 64 pays, pour finir par s'installer comme ermite en Estrie.

La marche au Québec : en conclusion

On peut donc terminer cette section par le constat suivant : même si le contexte général ne la favorise pas nécessairement, et même si ce sont les années 1980 qui ont été l'âge d'or de la création des clubs de marche au Québec, la marche y demeure le loisir le plus populaire. Que ce soit pour sa santé, pour se transporter au quotidien ou pour le plaisir de se balader en nature, elle fait désormais partie de la vie courante de centaines de milliers de personnes. Cela a très certainement contribué à l'émergence de l'intérêt québécois pour la marche pèlerine depuis le milieu des années 1990.

Le pèlerinage

J'ai mentionné plus haut que, dans l'*Annuaire* de la Fédération québécoise de la marche, les pèlerinages «à la Compostelle» étaient inclus, mais mis dans une catégorie à part. Le pèlerinage comme forme particulière de déambulation est aussi exploré par la plupart des auteurs intéressés à la marche, qui font à peu près tous référence à Compostelle en tant que lieu qui a su à nouveau attirer les marcheurs de longue durée vers la fin du XX^e siècle.

Pérégriner

Le pèlerinage n'est toutefois pas une exclusivité chrétienne. Dans la plupart de ses définitions, on retrouve trois éléments : une *personne en déplacement* vers un *lieu sacré*, souvent appelé *sanctuaire*. Que l'on soit un chrétien en route vers Compostelle, un juif vers le mur du temple de Jérusalem, un bouddhiste tibétain vers une *stupa* significative, un hindou vers Kurukshetra, un musulman vers la Mecque, un baha'ï vers la maison de Bahá'u'lláh ou un shintoïste vers le mont Fuji, la définition suivante convient toujours : «Un pèlerinage (du latin *peregrinus*, «étranger») est un voyage effectué par un croyant, le pèlerin, vers un lieu de dévotion, un endroit circonscrit tenu pour sacré selon sa religion car il est supposé contenir une communication directe avec une divinité grâce à une relique, un légendaire (récit d'apparitions, de miracles), une source, un arbre.»

Comme la définition du sacré n'est pas nécessairement religieuse, un pèlerinage peut ainsi être un voyage vers un endroit qui ne l'est pas non plus, comme le pèlerinage des Acadiens au lieu de la déportation de Grand-Pré, ou encore le déplacement d'un animiste vers un élément naturel particulier, sacré pour les siens : grotte, arbre, source, etc. Un pèlerinage peut même être un voyage vers un lieu religieux dans une démarche non religieuse, comme le propose Boulès dans son ouvrage *Pèlerin sans Église*. Mais, toujours, les trois éléments sont présents : la personne, le voyage, le lieu sacré.

C'est en immense majorité à pied que pendant des siècles les pèlerins se sont acheminés vers leurs sanctuaires respectifs, faute

d'autres moyens de transport. À cet égard, la période du Moyen-Âge en Europe demeure un des temps forts des pèlerinages chrétiens, qui déclineront par la suite sous l'influence de divers facteurs : la Réforme, les guerres et, lors du siècle des Lumières, l'avènement de la science comme mode d'explication de l'univers alternatif au mode religieux.

Cela ne signifie pas bien entendu qu'au XXI^e siècle les pèlerinages ont disparu. Du côté de la chrétienté, ils ont eu tendance à se concentrer chez les catholiques et les orthodoxes, les protestants les éliminant progressivement de leur répertoire de dévotions. Chez les catholiques, au fil du temps, ils ont maintenu certaines caractéristiques fondamentales, notamment le fait d'être d'abord une manifestation de « religion populaire ». En effet, l'Église institutionnelle a toujours regardé avec prudence, sinon suspicion, ces mouvements massifs de foules se précipitant vers des lieux remplis de merveilleux où apparitions, miracles et autres phénomènes étranges se produiraient ; et souvent, comble de l'indignation, sur d'anciens sites païens...

Le pèlerinage était aussi pour plusieurs croyants une occasion, dans la durée, de développer une manière plus libre de pratiquer sa religion loin des prescriptions et de la surveillance du clergé local ; il n'était donc pas très bien vu à cet égard. Finalement, l'importance du corps, toujours considéré avec méfiance par les catholiques, est centrale dans le pèlerinage ; cela n'aidera pas non plus à son acceptation comme forme légitime de dévotion. La plupart du temps toutefois, l'institution finira par se rallier devant l'importance des foules et la force de la dévotion populaire ; à terme, elle en arrivera même dans la plupart des cas à prendre le contrôle des sanctuaires en transformant les rituels et les pratiques y ayant cours pour les rendre plus conformes aux croyances officielles du moment.

Avec le temps, comme pour la marche en général, ce sera de moins en moins à pied qu'iront les pèlerins au fur et à mesure où les transports motorisés se développeront. C'est dans cette optique que la résurgence vers la fin du XX^e siècle du pèlerinage à pied de longue durée vers Compostelle est une sorte de bizarrerie ; comme ce type de pèlerinage ne semble obtenir la même popularité dans aucun autre sanctuaire catholique d'importance, c'est sans doute

pour cela qu'il est tant mis en évidence dans la plupart des ouvrages sur la marche.

Le pèlerinage au Québec

En 1981, le célèbre père Benoît Lacroix et un de ses collègues anthropologue à l'Université de Montréal, Pierre Boglioni, publiaient un ouvrage collectif remarquable : *Les pèlerinages au Québec*. Ce livre est le compte rendu d'un colloque tenu cinq ans plus tôt à Trois-Rivières, le septième du Centre d'études sur la religion populaire. Il propose un tour d'horizon impressionnant de l'état du phénomène depuis les débuts de la colonie jusqu'en 1976. Que révèle-t-il ?

D'abord que, même si elle semblait avoir commencé à fléchir dans la foulée de l'abandon massif du catholicisme par les Québécoises et Québécois à compter de la fin des années 1960, la fréquentation des sanctuaires demeurait encore extrêmement populaire ; pour les chercheurs, la compréhension de ce phénomène s'insérait tout à fait dans la problématique de la religion populaire. Suivent des inventaires sophistiqués et extrêmement bien documentés des lieux de pèlerinage, des travaux publiés sur le sujet jusqu'alors, de même que des matériaux (notamment les archives des grands sanctuaires) disponibles pour poursuivre la recherche. Un chapitre aborde ensuite, sous un angle particulier, chacun des trois grands sanctuaires québécois : Notre-Dame-du-Cap, près de Trois-Rivières, Sainte-Anne-de-Beaupré, près de Québec, et l'Oratoire Saint-Joseph, à Montréal. Dans la conclusion, on souligne finalement qu'à quelques nuances près l'histoire et la sociologie des pèlerinages québécois s'inscrivent sans problème dans la lignée des travaux entrepris ailleurs sur le sujet. Plusieurs pistes de recherches sont aussi proposées.

Malheureusement, elles n'ont trouvé qu'un faible écho. Les travaux de Boutin autour des années 2000 semblent en effet à peu près les seuls qui aient été réalisés depuis, avec ceux de Gagnon autour de la même époque ainsi que ceux de Simard, de Charron ainsi que de Chenel et ses collaborateurs durant la seconde moitié des années 1990. J'en discuterai au quatrième chapitre.



Le sanctuaire de Notre-Dame-du-Cap à Cap-de-la Madeleine, un des trois grands lieux de pèlerinage québécois depuis des décennies – Photo: John-Robert Bridges, courtoisie du Regroupement des sanctuaires nationaux du Québec

La situation en 2016 : la montée du tourisme religieux

Regardons maintenant la situation en 2016. D'abord, la fréquentation des cinq grands lieux québécois de pèlerinage catholique demeure phénoménale. Ces lieux sont les trois sanctuaires mentionnés plus haut, plus l'Ermitage Saint-Antoine de Lac-Bouchette, situé entre La Tuque et le Lac-Saint-Jean, et la basilique-cathédrale de Notre-Dame-de-Québec, dans la capitale nationale. En 2015, ils totalisaient à eux cinq un peu plus de cinq millions de visites, dont trois millions à l'Oratoire Saint-Joseph, 835 000 à Sainte-Anne-de-Beaupré, 800 000 à la basilique-cathédrale à Québec, 345 000 à Notre-Dame-du-Cap et 93 000 à Lac-Bouchette. Ces chiffres sont très fiables. En effet, bien qu'ils existent depuis des dizaines sinon des centaines d'années, ces sanctuaires n'ont commencé à recueillir systématiquement des données de fréquentation qu'en 2012. Pour ce faire, ils ont confié la tâche à des firmes spécialisées qui ont installé des compteurs disposés de manière stratégique.

Cette collecte plus systématique a été rendue nécessaire à cause de la nouvelle tendance à l'intérieur de laquelle s'inscrivent

maintenant les pèlerinages : celle du tourisme religieux et spirituel. Les lieux de pèlerinage sont en effet de plus en plus considérés comme des « produits » que l'on propose dans un « marché de niche » en pleine croissance. On a donc besoin de données irréfutables de manière à établir des plans de mise en marché et des demandes de subventions. L'objectif : attirer là, plutôt que dans des sanctuaires concurrents ailleurs au pays ou dans le monde, les touristes intéressés à inclure, pour des raisons spirituelles, sociologiques ou culturelles, des lieux religieux dans leurs déplacements. Des guides visant à encourager le tourisme religieux québécois existent donc, dont celui qui a été publié dès 1999 par Leblanc et celui, tout récent, publié en 2016 par l'importante maison de guides de voyages Ulysse.

S'inscrivant dans cette mouvance, et malgré certains inconforts face à cette approche plus touristique que religieuse, les cinq sanctuaires mentionnés plus haut ont démarré en 2009 le Regroupement des sanctuaires nationaux du Québec. Ce regroupement, en partenariat avec les associations de tourisme des régions concernées, permet notamment à ces sanctuaires d'avoir accès à des subventions significatives pour se faire connaître et se mettre en marché. Cette mise en marché est faite de manière très professionnelle, sous la coordination d'une firme internationale de marketing installée à Toronto ; et c'est l'Association touristique régionale du Saguenay–Lac-Saint-Jean qui agit comme agent de projet pour la gestion quotidienne du regroupement.

Cette entité représenterait de plus le premier pas vers un Regroupement pour la promotion du tourisme religieux au Québec, qui devrait progressivement voir le jour en intégrant éventuellement d'autres sanctuaires, d'autres lieux que des sanctuaires et même des lieux appartenant à d'autres religions que le catholicisme. En effet, d'un point de vue touristique, on est de plus en plus sensible au fait que, sur la scène internationale, les sites religieux les plus visités ne sont pas que catholiques ; trois seulement le sont sur les dix sites les plus fréquentés dans le monde, la majorité se retrouvant en Asie. Pour la fréquentation des sites chrétiens en Europe, Compostelle (incluant tous les pèlerins, pas seulement ceux qui vont à pied) est le second, après Fatima au Portugal. Et à l'international, le Québec serait une des dix destinations émergentes pour le tourisme religieux.

Ce sont les évêques qui décident de la désignation d'un lieu comme sanctuaire d'importance locale ou régionale dans leur diocèse alors que c'est la conférence des évêques du Canada qui confère le statut de sanctuaire national. À noter que la basilique-cathédrale de Notre-Dame-de-Québec n'est pas un sanctuaire national au sens technique du terme, n'ayant jamais été désignée en tant que tel par les évêques du Canada. Elle a cependant joint le regroupement en 2014, l'année où elle a reçu du Vatican l'autorisation d'installer dans ses murs la seule « porte sainte » à l'extérieur de l'Europe ; du point de vue du tourisme religieux, cela lui conférerait en effet un attrait très significatif.

En sus du Regroupement des sanctuaires nationaux, on retrouve aussi l'Association des responsables de sanctuaires du Québec, qui réunit 22 sanctuaires d'importance locale, régionale ou nationale. Ce n'est pas d'hier que différents types de sanctuaires québécois existent. En 1981, Laperrière classait les 82 lieux de pèlerinage québécois recensés au milieu du XX^e siècle en six catégories : les très grands pèlerinages (3 sites), les lieux de pèlerinage moyens (5), les chapelles et sanctuaires urbains (8), les petits pèlerinages diocésains ou régionaux (10), les petits pèlerinages paroissiaux (51) et les sanctuaires de béatification (5). Si on le compare aux 22 membres de l'association en 2016, le nombre de sanctuaires aurait donc fondu comme neige au soleil en à peine 60 ans.

Plusieurs des plus petits qui sont toujours ouverts peinent à survivre. Cinq de la rive sud à Montréal se sont regroupés en 2016, sous l'appellation des Sanctuaires du fleuve ; ils souhaitent ainsi se démarquer, mieux se faire connaître et attirer les pèlerins dont le profil et les besoins évoluent. Il semble en effet que les raisons de se rendre à un sanctuaire deviennent plus personnalisées, en particulier chez les plus jeunes. Les lieux de pèlerinage doivent donc tenter de mieux les comprendre afin d'avoir une offre d'activités en conséquence. La tendance mondiale est à cet égard que la proportion des gens qui font du tourisme religieux pour des raisons sociologiques ou culturelles, plutôt que par dévotion, augmente sensiblement. Mais quelle est la place de la marche dans tout ça ?

Le pèlerinage à pied au Québec

La tendance est claire : le pèlerinage de longue durée à pied demeure extrêmement marginal au Québec, même s'il augmente depuis quelques années et même s'il se situe à l'intérieur d'une « sous-niche » mondiale du tourisme religieux elle-même en croissance, la « randonnée avec sac au dos ». Sur les cinq millions de personnes qui ont visité les cinq grands sanctuaires évoqués plus haut, ce ne sont que quelques centaines par an, tout au plus, qui en 2015 comme depuis le début des années 2000 pèlerinent de cette manière.

Cela ne veut néanmoins pas dire que la marche reliée au pèlerinage est absente. Comme le guide *Ulysse* de 2016 le montre bien, c'est surtout par la marche sur les sites, ou entre divers sites d'une ville à l'intérieur d'une journée, que déambuler est proposé. Ainsi, c'est d'abord en fonction de l'automobile que les quinze parcours suggérés dans ce guide ont été conçus. C'est aussi fort probablement à l'intérieur d'une journée de marche que la plupart des petits pèlerinages religieux à pied, vers d'autres lieux que les grands centres de pèlerinages, s'organisent encore aujourd'hui. Un exemple : celui qui est parti de Saint-Hilarion vers le monastère des Petits frères de la Croix, tenu en août 2016 dans la région de Charlevoix.

Dans le passé on se rend aussi compte, par exemple en visitant le musée de Sainte-Anne-de-Beaupré, que même avant l'avènement des autobus et de l'automobile, c'est beaucoup en transport en commun que l'on a visité ce sanctuaire depuis le XIX^e siècle. Les bateaux qui accostaient au quai de Beaupré et le « petit train de Sainte-Anne » reliant Québec au sanctuaire étaient en effet très utilisés. La tradition « d'aller à Sainte-Anne à pied » à partir de la ville de Québec est cependant restée vivace jusque tard au XX^e siècle, mais toujours à l'intérieur d'une journée. Phénomène intrigant, mais qui demeure vraisemblablement une exception : le périple pédestre annuel de ces quelques femmes qui, jusque dans les années 1990, partaient pour plusieurs jours de Saint-Georges de Beauce jusqu'à Sainte-Anne en mendiant gîte et couvert.



Juin 2016: le célébrant de la messe de 11 h 30 à la basilique de Sainte-Anne-de-Beaupré monte à l'autel précédé des deux pèlerins terminant le Chemin des Sanctuaires ce jour-là – Photo: Michel O'Neill

Il est donc intéressant de constater que, malgré leur importance quantitative infime, les personnes arrivant à pied après plusieurs jours de marche reçoivent depuis le début des années 2000 un accueil très visible dans certains des sanctuaires québécois. À Sainte-Anne-de-Beaupré par exemple, les gens qui terminent leur marche de longue durée à l'issue du Chemin des Sanctuaires, de celui des Navigateurs ou de ceux de Beauvoir à Beaupré, peuvent se prévaloir d'un rituel particulier. Celui-ci met fortement en évidence celles et ceux qui souhaitent y participer: enregistrement au monastère derrière la basilique, entrée en procession devant le célébrant pour la messe de 11 h 30 (avec sac au dos jusqu'en 2015, mais sans sac depuis, pour des raisons de sécurité par crainte de terrorisme), installation des pèlerins à l'avant de l'église dans le chœur pour la durée de la messe où l'on souligne explicitement leur présence et, à la fin, remise publique de leur certificat de marcheur. L'Oratoire Saint-Joseph envoie lui aussi un certificat aux personnes qui y arrivent à pied après plusieurs jours, en provenance du Chemin des Outaouais par exemple. Quelques autres sanctuaires ont de leur côté leurs rituels particuliers au départ ou à l'arrivée des marcheuses et marcheurs de longue durée.



Le certificat remis en 2016 par l'Oratoire Saint-Joseph aux personnes ayant terminé le chemin des Outaouais – Photo: Michel O'Neill

En conséquence, même si nous ne disposons que de peu de recherches récentes sur le phénomène, et même si ce n'est que de manière marginale, le pèlerinage religieux catholique demeure certainement une des racines auxquelles on peut rattacher la marche pèlerine québécoise.

La marche pèlerine

La marche de longue durée telle que l'a popularisée la mode d'aller à Compostelle est ainsi quelque chose de différent de la randonnée en pleine nature, de la marche de santé et même du pèlerinage. Car un périple de longue durée «à la Compostelle», où qu'il se déroule à travers le monde, peut être réalisé dans le sens classique du pèlerinage catholique, mais aussi sans référent religieux aucun. J'en parlerai en détail au quatrième chapitre. Qui plus est, des itinéraires de marche de longue durée, sans qu'il y ait de lieu sacré comme destination et sans non plus qu'ils soient dans la nature sauvage, se sont établis en faisant référence explicitement ou en étant assimilés à la marche vers Compostelle. Ce type de marche possède des caractéristiques particulières, d'où mon idée d'utiliser l'expression «marche pèlerine» pour le désigner.